

LITHUANIA
BAL
SMOLENSK
PINSK
ANNE-SYLVIE
SALZMAN

DERNIÈRES NOUVELLES
D'ŒSTHRÉNIE





Dystopia

Workshop

Dernières nouvelles d'Estbrénie
Anne-Sylvie Salzman

Couverture : Laurent Rivelaygue

© Dystopia Workshop 2014
11, square Lamartine 91000 Évry
www.dystopia.fr

Imprimé par Nouvelle Imprimerie Laballery,
rue Louis-Blériot BP 61 58502 Clamecy Cedex

Maquette : David Bosman, Laure Afchain

Dépôt légal : octobre 2014

ISBN 979-10-91146-12-8

Dernières nouvelles d'Œsthénie

Anne-Sylvie Salzman

Préface

À un ami,
randonneur d'exception
en Europe centrale.

Il nous a été donné de découvrir en avant-première et confidentiellement le manuscrit d'Anne-Sylvie Salzman intitulé *Dernières Nouvelles d'Esthrénie*. Ce pays perdu, avec ses habitants, ses coutumes et son histoire sont décrits avec un tel souci du détail que sa situation géographique nous a intrigués. Nous avons compris qu'il se situait quelque part dans ou autour de cette région qu'on appelait en d'autres temps «le ventre mou de l'Europe». Se pouvait-il qu'un pays se soit trouvé masqué dans cette région caractérisée par tant d'ethnies, de religions, de langues et de cultures différentes et de ce fait soit méconnu de nous autres Européens occidentaux ?

Nous nous en sommes donc remis à vous qui êtes si familier de cette région depuis la Roumanie jusqu'au Piémont, de la Pologne méridionale à la Serbie, du Monténégro à la Bulgarie, de l'Herzégovine à la Slovénie, de la Hongrie à l'Albanie et de la Croatie au Kosovo. Vous nous avez dit n'y avoir jamais vu, au hasard d'une croisée de chemins, le moindre poteau indicateur signalant la direction à prendre pour gagner l'Esthrénie.

Et pourtant il faut croire qu'Anne-Sylvie Salzman y a fait un séjour d'études car ses descriptions fourmillent de révélations si pertinentes qu'elle ne saurait les avoir inventées.

Nous avons insisté : un pays, ce n'est pas un terrain vague, ne dites pas que vous n'avez jamais entendu parler des villes de Balc, Tillani ou Dusterna, l'ancienne Dusè.

Vous avez secoué la tête et souligné que vous aviez souvent pris l'Orient-Express en gare de Santa-Lucia, à Venise pour Budapest. Vous avez ainsi traversé d'Ouest en Est bien des districts dont l'un pourrait être le berceau de cette Cesthrénie mais vous affirmez n'avoir jamais remarqué que le train se soit arrêté en une quelconque de ces gares.

C'est peut-être que le bruit monotone des boggies et des roues sur les rails vous endort.

Devant repartir prochainement pour un énième voyage en ces régions, vous nous avez promis de vous enquérir de ce pays tombé des nues. Débarqué à Dubrovnic, vous avez loué une voiture avec chauffeur et donné l'ordre de vous conduire jusqu'aux contreforts des Alpes dinariques. Vous avez traversé du Sud au Nord la Krajina, la Slavonie jusqu'à la Hongrie, vous avez écumé des villages dans des vallées perdues, des hameaux en altitude, des villes endormies, à l'écart de tout circuit touristique. Mais aucun des autochtones que vous avez rencontrés n'a fait allusion à une contrée ou un territoire du nom d'Æsthrénie. Ce sont fumées et élucubrations d'une voyageuse égarée, avez-vous conclu avec un sourire qui en dit long quant à votre opinion sur la véracité de ces prétendues chroniques.

Et pourtant si fumées il y a dans le récit d'Anne-Sylvie Salzman, ce sont celles qu'elle a vues sur les pentes des Hauts et qui s'étirent dans le ciel en s'échappant des refuges des bergers œsthréniens – ces bergers qui par les

froides journées d'hiver brûlent de la tourbe pour se réchauffer tout en cuisant des galettes d'avoine mélangées à du lait de leurs bêtes.

En cours de route, vous avez rencontré un petit cirque ambulant de Romanichels. Une vieille gitane extra-lucide s'est proposé de vous dévoiler votre avenir. Vous lui avez répondu finement que vous étiez moins intéressé par votre destinée que par le périple de sa tribu, surtout si d'aventure ils étaient entrés en Cœsthrénie. Elle l'a nié farouchement, « par la Vierge noire », et vous prenant pour un agent de Schengen, elle a appelé ses petits-fils jongleurs de couteaux qui ont menacé de vous faire des boutonnières à la pointe de leurs lames.

Or la jeune Cœsthrénienne qui a confié son journal intime à Anne-Sylvie Salzman raconte qu'enfant elle guignait un cirque ambulant montreur de phénomènes de foire, qui avait l'habitude de camper au bord de la rivière Zelenka.

Faut-il croire qu'il existe des passages pour entrer en Cœsthrénie que les seuls Roms connaîtraient et qu'ils garderaient jalousement ?

Vous étiez tout prêt d'abandonner cette quête ridicule quand vous êtes tombé dans une revue musicale sur une biographie de Béla Bartók. Lui aussi était un chercheur acharné. Il parcourut les villages les plus reculés et recueillit quelque 12 000 chansons populaires des folklores slovaque, roumain, ukrainien, hongrois et slave du sud. Vous vous êtes enquis de l'existence éventuelle de partitions émanant d'un folklore cœsthrénien. On vous a répondu que les spécialistes chargés du dépouillement n'en avaient à ce jour relevé aucune.

Cette information plaide en faveur de l'incrédulité qui grandit en vous. Mais il faut croire que Béla Bartók a manqué de rigueur dans ses recherches.

La preuve en est que *Dernières Nouvelles d'Esthrénie* fait allusion aux plaintes des vallées que les mères chantaient à leur marmaille à une époque un peu oubliée. Est même citée une ballade : « Le roi s'endormit dans le verger aux cerises », qu'apprennent les enfants des écoles.

Avant de manger votre chapeau, vous avez cherché en dernier recours une piste dans les ouvrages du passé et vous êtes tombé sur un volume de Hébrard et Zeller publié en 1912 à Paris consacré à l'empereur romain Dioclétien, le Dalmate, qui vécut aux III^e et IV^e siècles en son palais de Split. Vous espériez découvrir dans la longue litanie des peuplades barbares qui fatiguaient les frontières du bas-empire, les Ostrogoths, les Hérules, les Vandales, les Marcomans et les Quades, la mention de quelque tribu rare répondant au nom d'Esthrégoths (!) ou quelque chose d'approchant qui aurait fait souche en Illyrie ou en Dacie occidentale. Vain espoir.

Pardonnez-nous, cher ami, de vous avoir laissé courir la péninsule à la recherche d'un pays lunaire. Vos échecs ne vous sont pas imputables.

Savez-vous qu'Anne-Sylvie Salzman ne s'est pas plongée dans les Atlas touristiques les plus réputés, les Baedeker et Guides Bleu ou Vert, qu'elle n'a pas usé ses yeux sur les itinéraires des GPS ou les anciennes cartes de l'institut géographique de l'empire austro-hongrois ? Mais elle a su découvrir un sas qui lui a permis d'entrer dans ce petit État d'Esthrénie dont elle nous rapporte des chroniques si attachantes.

Vous voulez qu'on vous le dise ? Salzman est une de ces personnes qu'on appelle des PASSEURS.

Vous êtes-vous jamais demandé, dans le fauteuil d'une salle de théâtre, quand vous suivez le spectacle que donnent les comédiens, ce que cache la toile de fond et ce qui se trame derrière les panneaux du décor et au-delà des coulisses ? Quelle autre pièce, quelle autre représentation se joue ? Nous ne voyons que ce que l'on veut bien nous donner à voir et quand nous visitons des villes, nous ignorons ce qui se cache sous les pavés de leurs rues ou sous la surface innocente des plans d'eau de leurs parcs.

Où l'auteur a-t-elle posé ses regards dans ce creuset de la péninsule des Balkans ou des nations circumbalkaniques ? Peu importe. Elle a percé la croûte d'une réalité, comme ces gitans qui sont un peu magiciens. Et comme eux, elle est entrée en Cesthrénie.

Mais elle ne s'est pas contentée d'être le passeur qui ouvre les portes d'un petit pays caché. Créatrice, faiseuse de royaume, elle nous conte son histoire à travers une famille qu'elle suit sur plusieurs générations.

Elle a su également apporter de l'authenticité à ses chroniques en révélant les liens que l'Cesthrénie avait toujours entretenus avec notre Europe. Des liens bizarres puisque ce petit État a souffert des agressions des Roumains, des invasions des Ottomans et des Bulgares, de la guerre avec les Autrichiens, mais jamais ses voisins n'ont eu vent des relations subtiles qu'ils entretenaient à leur insu avec cette Cesthrénie mystérieuse... nous devrions dire clandestine.

Dans la complexité des États balkaniques et des nations périphériques, dans la bigarrure des ethnies, des langues, des cultures, Anne-Sylvie Salzman a eu l'idée géniale de s'assurer le concours d'un de ses personnages, linguiste

renommé d'Edimbourg, le disgracieux docteur Finlay, qui sous prétexte d'étudier la langue vernaculaire que pratiquent les gens des Hauts a fouillé dans le passé de l'Esthrénie et réveillé le mythe de la Jeune Fille enterrée vivante. Il est vrai qu'un pays sans légende, sans hérésie, sans coutumes étranges n'est qu'une coquille vide. Vous lirez ces chroniques et vous découvrirez que dans les Hauts sévit le bizarre culte du christ-mère, qu'on met en terre les morts avec tout un cérémonial glaçant et que dans les jardins à la française du château jaune des barons Zelenka broutent de laineuses chèvres chinoises.

Anne-Sylvie Salzman n'a pas ouvert les portes de l'Esthrénie pour n'offrir à ses lecteurs que la seule description touristique d'un territoire habité par des ombres. C'est toute la vie d'un pays que l'on découvre ou que l'on devine à travers ces chroniques de chair et de sang.

Cher ami, l'Esthrénie est si vraie, si authentique, si prégnante que lorsque vous refermerez ce livre, vous vous demanderez, vous, le voyageur, si l'Union Européenne est bien certaine de ne compter que les seules nations dont les drapeaux flottent au fronton de son siège à Bruxelles...

Yves et Ada Rémy

Pour Anne Guesdon,
l'amie des Hauts et des Bas.

*The curse
of our fathers
is nothing
compared to
the curse
we happily
place on
ourselves*

Sébastien Doubinsky

La boucle

Ayant pleine conscience de mon déshonneur et du plaisir qu'il me donne et sans doute me donnera encore, car je ne peux y renoncer, je confesse ici les actes mauvais qui m'écartent à jamais de la maison du père.

Je suis née, dernière de leurs enfants, à Zelenka, du baron Zelenka et de Catherine Oczimowa sa femme. De cela il y a vingt-deux ans ces temps-ci et dix-neuf seulement lorsque je quittai Zelenka. Naquirent avant moi Paulin, mort dans l'enfance, et Seban, frère vivant. Paulin fut enterré dans un cimetière que le baron mon père fit ouvrir sur ses terres. Avant cela les Zelenka étaient enterrés au village qui porte ce nom, et c'était une bonne chose que de reposer au milieu des autres. Quand Paulin mourut, le baron en eut un chagrin qu'il voulut cacher à tous. Ce cimetière de Paulin n'est qu'un enclos où sont aussi deux chiens de la maison, Tvor et Faj, et maintes autres bêtes que Seban, puis moi, y avons enterrées. Les murs sont de pierre grise; la grille ne ferme plus. La tombe de Paulin est surmontée d'une stèle à la manière autrichienne, et d'un arbuste qui donne des fleurs blanches, puis des baies de la même couleur. De Paulin reste aussi un portrait que ma mère longtemps garda dans sa chambre. Paulin, qui mourut à trois ans, est en veste jaune; il a un poupon dans les bras. Le peintre lui fit un visage de vieil enfant, comme j'en ai vu dans des cirques, et ma mère me dit un jour qu'elle s'en souvenait bien ainsi. Paulin mourut d'une fièvre qui est fréquente dans ces vallées.

Les Zelenka ne sont pas anciens barons. Je crois que les firent tels les temps difficiles du siècle passé. Ils vivaient avant cela du commerce des grains et possédaient des moulins. Le baron mon père nous montra jadis une bâtisse en ruine, vers Balc.

— Moulin, dit-il, de vos ancêtres, gens de labeur. Ayez vraie fierté de ceux qui travaillent.

Le baron lorsqu'il parlait sérieusement gardait les mains croisées sur le ventre, qu'il n'avait pas très gros. Sans doute nous expliqua-t-il aussi le sens du mot labeur, que nous ne connaissions pas. Derrière le moulin, derrière les contreforts de la vallée, venaient ce jour-là, bien claires, les montagnes, et le baron leur tournait le dos. Elles sont parfois plus proches à l'œil que les deux collines de *Zelenka Ocè* – la boucle de Zelenka – et la plus haute d'entre elles, l'Antakas, qui a trois pics, et tua de nombreux voyageurs, est la mère de tous nos maux. C'est ce que l'on apprend ici dès l'enfance. Les Zelenka sont gens des plaines et des vallées tranquilles, où l'on prie le Christ et Marie, ainsi que tous les saints. Dans les Hauts, il en va autrement. On a pendu chez nous, au village, il y a cinquante ans à peine, un *velec*, un homme des Hauts, qui disait messe en cachette pour ce qu'ils appellent le Christ mère. Il faut dire aussi que des montagnes sont venus les Ottomans, les Bulgares, les Russes, les Moldaves et même les Roumains – ceux-ci, l'année où le baron mon père quitta le château pour aller à Prague et Vienne finir son éducation. Sur la route, qui passe par le col d'Axian, à vingt et quelque milles à l'ouest du Haut Pays, il vit les lendemains de la guerre des Roumains, courte et très cruelle. Les Roumains furent repoussés par la Garde et par nos maîtres d'Autriche, mais avant cela ils incendièrent, entre Axian et le Pays, plus de soixante

villages, et dans les Hauts ils tuèrent, dit-on, tous ceux qu'ils trouvèrent dans les maisons. Villages qui ne sont plus.

Cette guerre-là ne nous est rien, puisqu'ils ne sont pas descendus dans les vallées. Nombreux sont ceux qui ont voulu conquérir le pays, des Hauts jusqu'à la mer, en partant de l'Antakas. De tous ceux-là seuls les Russes et les Ottomans sont venus jusque dans les vallées, d'où nous ne les avons chassés qu'à force de massacres. Ces épisodes sont contés dans nos livres et par nos peintres et d'une autre façon par les vieilles femmes qui nous font dormir. Dans ces temps des premières invasions, les Zelenka sans doute ne portaient pas ce nom, et cultivaient les champs sans en posséder. On n'a chez nous pas de nom de famille si l'on n'a pas de terre.

Le baron mon père, allant à pied de Zelenka à Prague, et côtoyant les fosses communes qu'avaient laissées ouvertes les Roumains, dut réfléchir avant l'heure à la nature malheureuse de l'homme. À Prague il étudia la philosophie et l'histoire, puis un peu d'agronomie auprès d'un Français qui avait nom Marcellin, ou Marcellet, et avait fui la Révolution. C'est que mon père voulait voir à Zelenka et dans le reste du pays des vignes, des vergers et des champs. C'était, disait-il, un serment qu'il s'était fait au col d'Axian. Les jours de beau temps, on voit du col le résumé de tout le pays : le chemin descend le long des deux rivières, les creux des vallées sont verts et bourrelés de vieilles collines. Le Haut Pays au nord-est ferme le ciel – les plus basses des montagnes sont lugubres et souvent le brouillard s'y arrête. Puis au sud-ouest, deux pics plus bas font une frontière vague avec l'Empire autrichien. Il y a là-bas maints villages où l'on feint de n'être ni des nôtres, ni de l'Empereur. Ces

gens-là qu'on appelle *becitnakis*, sans langue, ne parlent ni la nôtre, ni l'allemand. Leur terre qui se nomme aussi Liesak n'a pas la tristesse du Haut Pays, ni nos plaisantes couleurs. Ce sont vallées assez sèches de pâtures, et la chasse y est excellente, à ce qui se disait dans le cercle du baron. Finlay, ami étranger du baron, qui connaît mieux que nous notre pays, prétend que rien n'égale en beauté une vallée qui est aux confins du Haut Pays, et que toutes les invasions ont contournée. Ce paradis caché n'est pas visible d'Axian et mon père n'y songea pas dans son serment. La vallée de Finlay a nom vallée rouge ou vallée de sang. Ceci car l'herbe qui y pousse, dit Finlay, est rouge, et pousse dans l'eau des tourbières. Les pierres suintent et l'eau elle-même prend la couleur de la terre et des racines. Ce qui meurt là-haut, dit encore Finlay, disparaît en quelques jours, mangé par des oiseaux qui ne sont que dans cette vallée, et par les loups. Les loups qui ne sont pas ordinairement charognards le sont par force dans les Hauts.

Ainsi, du col d'Axian, par lequel passe la route de Prague, l'on ne voit ni *kraba duna*, la vallée rouge, ni l'autre bord – les mille jardins de la côte – ni même notre *Zelenka Oce*; et que put comprendre le baron, de là-haut, à ses terres, à sa carrière et à ses lendemains ?



On arrive à Zelenka par un chemin de sable qui quitte la grande route – la route de Balc à la côte, qui passe aussi à Dusè – à deux milles du village du même nom. Le village est à flanc de vallée. L'été, tous descendent à la rivière, dite aussi Zelenka, pour le malheur de la vertu, prétend le baron

mon père. L'hiver, le vent est vif et plus froid encore au village qu'au château, si bien qu'ils ont les loups de janvier à mars. Nous qui sommes plus bas dans la vallée et gardons des chiens effroyables ne les voyons jamais ; les entendons, seulement, et plaignons le village. Les loups attaquent les chiens errants, les animaux des troupeaux et ces vingt dernières années ils ont aussi mangé deux enfants de Zelenka. Tous les hivers, le louvetier et les hommes du village tuent sept ou huit de ces bêtes. Le premier de la saison, pourvu qu'on soit après Noël, est porté en terre par quatre villageois, dans un cercueil d'homme. Le cimetière des loups est hors du village et l'on y enterre aussi les morts de passage. Si bien que Zelenka, château, village et rivière, compte sept cimetières : celui du village, celui de Paulin, celui des loups ; puis celui dit des Moraves, qui est près de la Chapelle-en-Forêt, celui des Juifs, celui de Saint Seban à la colonne transpercée et celui dit Ancien. À Saint Seban, aux Juifs et à l'Ancien cimetière l'on n'enterre plus personne.

Le village a plus de cent maisons, ce qui lui donne droit de foire et d'octroi. Il est fait d'une rue fourchue, dont une branche descend à la rivière et la deuxième finit par rejoindre la route. L'auberge est sur la route.

Le baron mon père, lorsque nous étions encore enfants, Seban et moi, nous a raconté l'invasion des Ottomans, au Siècle Mauvais. Ce sont des soldats de nos armées défaites qui ont construit les villages de la vallée. Avant cela les gens vivaient sur les champs et au bord des forêts. Les soldats et leurs femmes ont bâti des villages fortifiés, comme l'était Zelenka, et l'on peut voir chez nous, même si les remparts sont en ruine, la forme de l'orbe gravée dans les pierres – usée, tant on y a passé les mains. L'orbe vient de ce que notre premier roi, Ivan *za Bieli* (cela est représenté à Dusè

dans la Cathédrale et au Palais, et dans l'ordre des contes vient immédiatement après ceux des Gens de la forêt, gens des Hauts, esprits des eaux) eut avant la première bataille de Dusè une visitation dont il ne voulut parler à personne et qui lui laissa la main blessée. Après avoir vaincu les Ottomans, il montra à ses maréchaux l'orbe brûlé dans sa paume droite. Le Christ en gloire lui était apparu avant l'assaut sur Dusè, et lui avait tendu le globe scintillant.

— Et ce fut, dit le roi, grand bonheur et promesse de victoire en mon cœur.

Ivan *za Bieli* (ce qui veut dire simplement Jean Blanc, ou le Blanc), dit Finlay, était natif de la côte, et cependant il fut le seul de nos rois à faire trêve avec ceux des Hauts, et à régner sur tout le pays. Jusqu'au Siècle Mauvais, ceux des Hauts nous fermaient les montagnes, et laissaient passer dans l'autre sens les grandes armées de l'Est. *Za Bieli* s'en fut dans les Hauts en faisant taire la crainte qu'il avait d'y mourir, leva une armée dans les montagnes et pour finir épousa une fille qu'ils lui donnèrent là-haut, *Aszhen* issue des *Szeleni*. Finlay pense que les *Szeleni*, et *Aszhen* donc, que nos peintres représentent vêtue d'une tunique blanche, et la taille cerclée d'or, étaient enfants des anciennes tribus des montagnes, tribus d'avant l'Église; et que la Fille des Hauts, l'Enterrée vivante, est de même sang. J'en reparlerai.

Nous n'avons eu que cinq rois après *Izvan* : son premier fils *Essend*, son petit-fils *Seban*, puis le neveu de *Seban*, *Ivan* également; son frère cadet *Mikale*, qui mena la dernière armée contre les Ottomans, et fut tué par eux, et l'enfant *Visson*, qui mourut en captivité à Constantinople.

Ainsi nos villages et nos villes, de la mer aux montagnes, sont bâtis pour des temps incertains, même si, dans mon

enfance, nous vivions déjà en paix depuis plus de quinze ans, et que notre dernière guerre, livrée contre les Roumains, n'a pas duré. Nous avons eu avant cela près de cent ans sans bataille : aussi le siècle précédent, commencé dans les troubles, est appelé Bon Siècle. À Zelenka pourtant, comme dans les autres gros villages, on garde un octroi et des sentinelles de nuit, deux sur la rivière et deux sur la grand-route. En leur temps ces hommes virent les incendies allumés par les Roumains, et les crêtes des forêts qui tremblaient au passage des soldats. Dans mon enfance les vieillards avaient aussi l'œil aux loups, l'hiver, et l'été aux voleurs de chemin. Au château, les chiens nous gardent.

Il y a à Zelenka – le village – deux édifices que l'on vient voir de loin. La première curiosité est l'ossuaire de saint Seban et la seconde, la fresque à l'orbe dans laquelle le Christ est une représentation du roi za Bieli, un joli petit homme à la barbe noire et rousse. Il tient l'orbe à la main ; deux anges sont sur ses épaules ; à ses pieds l'on voit aussi des animaux, certains cornus et tous aux toisons épaisses et bouclées – des béliers, des loups, des singes et d'autres que personne – pas même le savant Finlay – ne connaît. Le Christ aux animaux porte une robe rouge qui lui couvre le cou et les bras. Le baron mon père fit autrefois copier la fresque pour le château, mais la vue de cette imitation ne donne aucun plaisir. Les couleurs sont trop neuves, dit le baron, et l'intention devient grossière. Tout de même, le copiste n'a su que faire des animaux étranges ; il les a remplacés par des bêtes de la ferme, qu'il a peintes à la façon, disait Finlay, des Hollandais. Je n'ai pas vu encore le monde, comme Finlay, et ne sais pas comment peignent les Hollandais : mais s'ils existent, ils sont sans amusement.

L'orbe de la fresque n'est pas plus gros qu'une pomme, et le Christ (ou za Bieli) le tient sans le serrer : nul pourtant ne pourrait le lui retirer. L'orbe est entouré de deux bandes qui font deux croix ; rien ne le couronne. L'orbe est bleu et vert ; on y distingue, en approchant, d'autres animaux, des lions et des serpents. Les bandes, telles qu'elles sont peintes, sont de vermeil ou d'or. Finlay y lut le nom de l'évêque et celui du peintre : Mrevec, évêque autrefois de Dusè, et qui fit bâtir la première cathédrale, et Mestir na Leje, qui a peint des scènes des Évangiles qui sont à Vienne et à Paris. Le baron mon père a vu les tableaux de Vienne : ce sont de petits portraits des évangélistes que za Bieli emportait en campagne et qu'il accrochait, dit-on, aux quatre coins de sa tente. Za Bieli était plus pieux encore que les rois d'aujourd'hui. L'orbe, le don du Christ, lui avait adouci le cœur. Il régna dix-sept ans et fit bâtir à Dusè le Château, les trois ponts vieux, le lazaret Saint Georges et Saint Mathieu et la première cathédrale, sur laquelle les Autrichiens ont construit celle que nous avons aujourd'hui. La première cathédrale ne fut pas achevée avant la mort du dernier de nos rois. Les Ottomans qui régnaient alors l'interdirent aux Chrétiens ; et les Autrichiens, qui nous ont pris ensuite, ne l'aimant pas, la débâtirent et cédèrent les pierres aux maçons de Dusè. La Cathédrale Nouvelle est toute jaune, à l'Autrichienne, de même que Notre Dame de Zelenka, où l'on voit za Bieli et son orbe. Il reste des statues de la première cathédrale : l'une montre l'évêque Mrevec enchaîné à un ours – ce fut son martyre –, puis mort et piétinant des dragons ; l'autre est une descente de croix. Dans Dusè et même dans Zelenka, et d'autres villes, nombreuses sont les maisons bâties sur des fondations marquées de l'orbe, ou des lettres I et R, ou bien I, B, R. Au château

nous avons l'orbe sur le linteau de la grande porte et parfois sur les murs, et sur la grande cheminée de la salle de chasse.

Le baron mon père m'emmena à l'ossuaire quand j'eus sept ans. L'idée était sans doute de me faire voir ce que la mort fait aux hommes. Il me fit toucher un crâne, puis son visage et le mien.

— Vois-tu comment nous sommes faits ?

À Zelenka les fêtes sont au nombre de trois : à la Noël, où l'enfant naquit, on pare les crânes de houx et de gui ; à la Pâques, où il fut crucifié mais naquit à nouveau, on fleurit les crânes ; puis à la première moisson, l'on glisse entre les ossements des épis, des rubans et des œufs peints. À la Toussaint, l'ossuaire n'est pas décoré.

Le baron mon père me montra aussi les os des bras, des jambes et de la poitrine. L'ossuaire est une chapelle consacrée, toute ronde, et les crânes sont posés le long des murs, en grande abondance, ou bien logés dans des niches ; puis on a formé deux pyramides à droite et à gauche de l'autel. Deux dignitaires sont enterrés dans la chapelle et chacun a son gisant, qui est un corps décharné. Ce sont Iassilic et Draguen, évêques du temps de la peste, qui survint après la mort du dernier roi. Le baron mon père me fit aussi toucher les gisants. C'était à Pâques et les évêques étaient fleuris. Le sculpteur leur avait laissé de la chair au visage et le baron me le montra aussi – la peau et les tendons, les orbites où des farceurs avaient posé les fleurs. Le baron parla sans doute des choses qui meurent et qui renaissent : c'était le temps. Il pensait à notre frère Paulin. Dans l'ossuaire, il me montra aussi des crânes plus petits, qui étaient ceux d'enfants morts à mon âge.

Tous ces ossements proviennent de la peste et d'une calamité plus tardive, un croup. La peste est venue une

première fois à la suite des Ottomans, puis à l'époque du Premier protecteur, le duc Heinrich ; puis au temps du quatrième baron, de la côte, mais cette dernière grande maladie est aussi appelée fièvre sanguine.

— Tous, dit le baron mon père, hommes et femmes, enfants et vieillards, pouvaient succomber. Au château cinq furent malades et quatre moururent, et mon grand-père, le quatrième baron, garda toute sa vie la crainte de voir ses enfants emportés dans la nuit. Ces morts du château sont peut-être ici.

L'ossuaire est bien sombre et le baron mon père leva la bougie vers un crâne plus gros, plus épais et plus blanc que les autres.

— Drôle de bête, crus-je l'entendre dire.

— La maladie, dit encore le baron, venait en deux moments. D'abord on avait de la fièvre, et l'on se sentait fatigué. Cela durait deux ou trois jours. Les gens vivaient plus durement que nous et ne prenaient pas garde à la fatigue. Puis venait la forte fièvre et les abcès, qui étaient durs et sombres et venaient au cou, au ventre, aux aisselles — et pire encore, dans les derniers moments de la maladie, et l'on mourait souvent étouffé. Ces abcès étaient remplis de sang et d'humeurs, et les médecins craignaient de les percer.

Le baron me posa la main sur l'épaule, et je voulus lui dire que je n'étais pas malade.

— Le grand-père a vu ainsi mourir son père, le troisième baron, deux de ses frères et la femme de l'un d'eux. Sa femme à lui, qu'il venait d'épouser, fut malade ; elle perdit leur enfant, leur premier-né, mais elle survécut et lui donna cinq autres enfants.

— En des temps plus anciens, reprit le baron mon père, après avoir mouché ses bougies et laissé leur odeur nous

piquer le nez, en des temps plus anciens l'on disait que ces maladies, ces pestilences, venaient punir les peuples des actes mauvais qu'ils avaient commis. Les pestes venaient purifier les nations après des rois méchants. Comprends-tu ?

Je dus répondre que je ne comprenais pas. Un bourdon voletait dans les rayons de soleil qui perçaient par les fenêtres de l'ossuaire et scintillaient sur les crânes.

Les voitures de poste qui viennent par chez nous ne passent pas par le village mais s'arrêtent à l'auberge. C'est la seule que nous ayons à Zelenka, tant au village que dans le reste des terres, et on l'appelle aussi la Verte. Seban mon frère imagina autrefois qu'on y distillait en secret des liqueurs d'herbe interdites dans nos vallées ; et quand nous sortîmes de l'enfance, nous nous demandâmes comment en préparer nous-mêmes, et en faire boire à nos ennemis. La Verte est tenue depuis mon enfance par un homme des Hauts, Visseli at Niesè, dit Nies, qu'on n'a jamais vu dans notre église mais à celle dite des Moraves, et qui n'est morave en rien, mais plus certainement diétiste, c'est-à-dire chrétienne à la manière des Hauts. Cependant pour qui arrive de Dusè et ne sait comment trouver Zelenka, château ou village, Nies est le premier homme du pays. On le trouve souvent à la porte de l'auberge, accoudé au chambranle, ou l'été, assis sur le banc, s'il fait beau. Ceux des Hauts ont souvent quelque fatigue à vivre chez nous, même s'ils y font affaires ou mariages, ce qui est rare. Nies est mari d'une femme de nos terres, qui est morte quand j'avais quatorze ou quinze ans, et l'on disait – Seban et d'autres, mais non Finlay – qu'il avait fait dire pour elle, un an durant, les prières qui se disent dans les montagnes. Nies n'a pas changé dans son veuvage. Il a deux filles qui

servent à l'auberge, une autre qu'il veut envoyer dans les Hauts, un fils qui est ouvrier chez nous et un autre, soldat cantonné à Dusè ou parfois sur la côte, ainsi que toutes nos troupes, dans l'oïveté : jusqu'à ce que les Autrichiens leur trouvent d'autres guerres.

Nies a la figure blonde. Il a aussi, ainsi que les gens des Hauts, les yeux clairs, à fleur de tête, sans beaucoup de paupières. Ses chiens, féroces, sont toujours attachés court, et rien ne les calme, la route étant passante. J'ai mangé une fois à la Verte et j'ai même dormi dans l'une de ses chambres, au-dessus de la salle où se retrouvent le soir les hommes des vallons, et certains du château. Cette nuit-là, du moins, ils parlaient fort – du baron mon père, de sa ladrerie, de sa vicieuse descendance (en laquelle je me reconnus) et des curieux hôtes du château. Par-dessus l'on entendait de temps à autre le rire de Nies, qui laissait dire, me sachant sous son toit, et sans doute éveillée, puis les chiens au dehors. Un demi mille après l'auberge et les chênes qui la gardent, le voyageur, tournant le dos à la direction de Dusè, passe une croix que portent deux petits personnages de pierre, sans tête – les Ottomans sans doute la leur ont coupée. Un peu plus loin, à droite, une route part dans les bois, à flanc de vallée, et mène à Zelenka, le château. La bifurcation est indiquée parfois par un poteau de bois qu'un imbécile abat régulièrement, et que le régisseur, ou Nies, fait redresser. Le baron mon père n'est pas aimé de tous. Les braconniers ne goûtent guère son règne, non plus que ceux de ses fermiers qui le pensent avare, ce qui s'accorde mal, disent-ils, avec les grandes nouveautés qu'il voudrait voir aux champs.

— Tant qu'à être moderne, disent-ils, autant l'être généreusement.

D'autres lui reprochent d'être un citadin en costume de fermier, de ne jurer au fond que par Vienne et par Prague, ou Paris, ce qui est encore pire, et de préférer aux honnêtes gentilshommes de la vallée les savants et les faux artistes de Dusè. Les mœurs qu'on nous suppose, à raison parfois, le font aussi détester. Les crimes des enfants retombent en cela sur la tête des pères. Puis d'autres raisons que je ne puis et ne veux connaître, et que j'aurais sans doute apprises en restant des nuits chez Nies, l'été, cachée, quand les hommes de la vallée viennent boire, jouer aux cartes et se plaindre de leurs maîtres, tandis que Nies, qui est des Hauts, et n'en a pas, traverse la cour pour aller calmer ses chiens. Une des filles de Nies – elles ont toutes les mêmes gros yeux las – tire la bière, et rit sans grande joie des plaisanteries des buveurs. S'il le pouvait, Nies resterait dans la cour à dormir, ou à veiller près des deux chiens blancs.

Quand le poteau était à terre, plus d'un visiteur s'est perdu, car la route du château part sans autre indication dans les bois. Il a dormi alors, par nécessité, chez Nies, qui ne renvoie personne la nuit. Il y a dans nos forêts nombre d'animaux sauvages, mais aussi des hommes qui ne devraient pas s'y trouver, et parfois encore des créatures qui n'ont aucune autre place. Nies le sait et ses chiens veillent. La forêt pourtant semble claire : y poussent bouleaux et hêtres, et peu de sapins. Elle n'est bien noire qu'en hiver ou près de quelques mares. Au printemps nous avons des jonquilles et des fritillaires, puis l'ail sauvage et les campanules. Certains jours, en été, vers la Sainte-Marie, rien ne fleurit. On n'aime pas se perdre en forêt à ces moments, non plus qu'au sombre hiver. Et l'on trouve en toutes saisons, dans la forêt de Zelenka, de l'église des Moraves au château, une odeur qui n'est pas celle d'une forêt, mais fait

penser à des pierres frottées ou à des couteaux qu'on aiguise
et à l'eau froide de la montagne.

Poursuivre la lecture de
Dernières nouvelles d'Æsthénie

Remerciements de l'auteur
aux premiers et patients lecteurs de ces *Dernières nouvelles* :
Anne Guesdon, Florence Prévost, Florence Morgiensztern,
Florence Salaün, Muriel Beliah, Blandine Longre,
Sébastien Doubinsky, Willie Charlton, Flore Roumens,
Michal Peprnik, Pascal Famery, Agnès Pain,
David Meulemans, Xavier Mauméjean, Edward Gauvin.
Puis à Yves et Ada Rémy et aux Dystopiens :
Xavier Vernet, Olivier Tréneules, Bertrand Bonnet.

Table des matières

Préface d'Yves et Ada Rémy	5
La boucle	15
Le palais	107
Dans les Hauts	181
Jours de guerre	253
La nuit sur nous	289
Enfin nous sommes morts.	305

Du même éditeur en papier



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

978-2-35346-021-2 | 320 pages – 15 €



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Stéphane Perger

978-2-9535951-0-9 | 150 pages – 10 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012

catégorie « Nouvelle étrangère »

pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-3-0 | 220 pages – 15 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-1-6 | 320 pages – 15 €



Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

978-2-9535951-9-2 | 160 pages – 10 €



Anthologie 01

Dystopia

Couverture de Laurent Rivelaygue

979-10-91146-01-2 | 288 pages – 15 €



Tadjélé – Récits d'exil

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Laurent Kloetzer, Stéphane Perger

979-10-91146-00-5 | 352 pages – 20 €



Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

979-10-91146-03 | 352 pages – 20 €



Sur le fleuve

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-04-3 | 204 pages – 10 €



Cru

Iuvan

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-05-0 | 192 pages – 10 €



Les Chambres inquiètes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit

par Nathalie Serval

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-09-8 | 368 pages – 15 €



Chants du cauchemar et de la nuit

Thomas Ligotti, dirigé et traduit

par Anne-Sylvie Homassel

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-13-5 | 252 pages – 15 €

Du même éditeur en numérique



Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

979-10-91146-02-9 | Nouvelles – 6 €



Sur le Fleuve

Léo Henry et Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

978-2-9535951-8-5 | Roman – inédit – 6 €



Les Cahiers du Labyrinthe – Redux

Léo Henry

Couverture de Laure Afchain

978-2-9535951-5-4 | Nouvelles – 6 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit
par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012
catégorie « Nouvelle étrangère »
pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-4-7 | Nouvelles – 6 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-2-3 | Nouvelles – 6 €



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-07-4 | Nouvelles – 6 €

Uniquement en version PDF



Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon

et Laure Afchain

979-10-91146-08-1 | Récits – 3 €



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,
Stéphane Perger

978-2-9535951-7-8 | Nouvelles – 3 €



Tous nos livres numériques sont vendus
aux formats PDF et EPUB sans DRM,
en exclusivité sur le site de l'association
<http://e.dystopia.fr/>

À paraître chez Dystopia

EN PAPIER

—

Le Mont 84

roman d'Yves et Ada Rémy

Le Chien a des choses à dire

de Jean-Marc Agrati (réédition)

La Maison du Cygne

roman d'Yves et Ada Rémy (réédition)

Anthologie 02

EN NUMÉRIQUE

—

Cru

de luvan

Le Chien a des choses à dire

de Jean-Marc Agrati (réédition)

Chants du cauchemar et de la nuit

de Thomas Ligotti, nouvelles choisies, présentées
et traduites par Anne-Sylvie Homassel

Dernières nouvelles d'Esthrénie

d'Anne-Sylvie Salzman

« On lit, on aime, on remâche.
Personne n'écrit seul, en réalité. »

Léo Henry & Jacques Mucchielli